



NITASSINAN

YANN DATESSEN

30.01 – 25.04.2026



**STIMULTANIA
STRASBOURG**

Pôle de photographie

ÉDITO

Une exposition portée par Stimultania pôle de photographie à Strasbourg. En collaboration avec le musée ilnu de Mashteuiatsh où seront conservées les archives du projet. Avec le soutien de la Délégation générale du Québec à Paris. Au Canada, ce documentaire a été soutenu et supervisé par le musée de Mashteuiatsh, une des principales institutions innues. Il est par ailleurs co-financé par les consulats de France et du Canada et lauréat du programme "coopération France-Québec".

Crédits photographiques :
Sans-titre, Nutashkuan, septembre 2024.
Stella et Ussiniun, Matimekush, avril 2025.
Eva, Uashat, décembre 2023.
Sébastien, Unamen-Shipu, février 2024.
© Yann Datessen / ADAGP

Soutenu par



Partenaires exposition



Réseaux



LE CHANT ils se lèvent / ils scandent / leur histoire /
Nitassinan notre terre / les caribous / les fourrures / la faim
/ les pensionnats / notre père qui est aux cieus / ils n'ont
jamais eu de chevaux ils disent / ils sont vingt mille qu'est-ce
qu'on fait maintenant

L'IMAGE MANQUANTE il noue sa queue de cheval avec
quatre élastiques de couleur, enfle ses bracelets de perle /
elle, elle s'en fout, le photographe peut faire ce qu'il veut, ses
cheveux et son gilet baillent sur son sweat à capuche / il
garde ses bottes et ses gants de bûcheron sur ses genoux /
regarde l'objectif / sans sourire / il prend son tambour et
porte debout / sa chemise à carreaux / ou les bois d'un
caribou / elle accepte mais elle viendra avec une peau de
loup / ou de lion / il veut une plume

LE PHOTOGRAPHE Yann Datessen est le photographe
d'Arthur Rimbaud / des Ardennes et de l'Éthiopie / celui qui
balance des bouteilles à la mer, un poète et un joueur
d'échecs / il dit « [...] s'il ne devait rester qu'une seule chose,
à coup sûr ce serait ça [les soleils qui empêcheraient le
silence], ça et marcher, marcher à l'ombre, parce que
marcher c'est ne pas s'asseoir, ne pas s'asseoir c'est
l'essentiel. » / un jour Yann est venu créer des images avec
les habitants d'une pension de famille / plus tard / il est
parti le long du fleuve Saint-Laurent / les habitants des
réserves innues dans sa tête pourquoi / les mutations la
transmission / c'était le temps de la réconciliation nationale
/ le temps où les peuples colonisateurs et les peuples
premiers prennent des nouvelles les uns des autres / ils
pensent on repart à zéro mais

L'IMAGE INDICIELLE Yann veut la souveraineté narrative /
comment sortir de la théâtralité puisque / ce que je veux
être / ce que je crois être / ce que le photographe croit que je
suis / alors chacun décide comment / tant pis si /
Pocahontas / les Apaches / de nouveaux indices / le
photographe écoute le silence et le peuple innu

Céline Duval

NITASSINAN

Nitassinan (notre terre), c'est le nom que donnent les Innus à un territoire qui s'étend des rives du fleuve Saint-Laurent aux confins des régions boréales de l'Est canadien. Depuis au moins 10 000 ans ils y habitent, non sans mal : tributaires des mouvements migratoires des caribous, de la vie nomade dans la taïga, des contingences du froid arctique, des incendies dantesques, des fâcheries parfois sanglantes avec leurs cousins régionaux. Eux-mêmes le disent, ce territoire est rigoureux et farouche, il peut être l'enfer du vert l'été et l'enfer du blanc l'hiver. Pourtant *Nitassinan* est riche, riche en gibiers, bois, minéraux. C'est le paradis des bêtes, des hommes et des esprits, à tel point que tout le monde, littéralement, a désiré ce territoire, depuis 10 000 ans au moins, et jusqu'à nos jours encore.

Les Innus sont l'une des premières nations nord-américaines à rencontrer des voyageurs blancs : d'abord les Vikings, puis les Portugais, plus tard les Français, et enfin les Britanniques. En accueillant ces nouveaux arrivants, des échanges plus ou moins équitables se sont créés. Il y a de la place pour tout le monde pense-t-on, et puis les Européens aiment les fourrures et les payent cher. Assez vite, les Innus passent de la liberté fondamentale du chasseur aux contraintes étriquées du trappeur. Les espaces se réduisent. De plus en plus, les effets de cette chasse excessive poussent les Innus sur la côte du Saint-Laurent, au contact des comptoirs. Les missionnaires et les commerçants en profitent, multiplient les arnaques, les évangélisations, et, quand l'industrie forestière ajoute à leurs exils, Nitassinan n'est plus que peau de chagrin. En 300 ans à peine, la société innue est alors considérablement désorientée. Au 19^e siècle, tout s'accélère : la fin des guerres entre les empires coloniaux et le déclin de la traite des fourrures rendent la coopération avec les autochtones moins nécessaire. Les Innus, anciens alliés des Français, sont considérés par les autorités britanniques comme des sauvages, des animaux à civiliser. En 1876, la loi sur les Indiens est votée : il s'agit, au travers d'un texte profondément paternaliste, « d'encourager » les autochtones à devenir des citoyens canadiens. Pour cela on leur interdit leurs cérémonies traditionnelles, leurs costumes, jusqu'à la pratique de leur propre langue : l'acculturation déjà à l'œuvre depuis des siècles devient vertigineuse. Dans le même élan, les Innus sont incités à se regrouper dans des villages préfabriqués. Souvent isolées, toujours contrôlées et surtout mal financées, ces réserves cumulent rapidement alcoolisme, suicide et malnutrition.

Enfin, au comble de cette politique assimilationniste, un programme de pensionnats est lancé, contraignant tous les jeunes autochtones âgés de 7 à 15 ans à fréquenter une école catholique souvent à des centaines de kilomètres de leur communauté et dont le but avoué est de les couper le plus possible de leurs racines. Les conditions de vie y sont terribles : au manque de nourriture s'ajoutent les transmissions de maladies, le travail excessif, les brutalités, les viols ; beaucoup raconteront les humiliations, les noms remplacés par des numéros : on estime à environ 6 000 enfants morts (sur 150 000 placés) dans ces établissements jusque dans les années 1990.

Quarante ans après cet ultime traumatisme, qu'en est-il de ceux qu'on appelle pourtant le peuple rieur* ? À cette question, quand on la pose, une seule et même réaction : « nous sommes encore là ». En effet, et c'est flagrant, les communautés innues résistent, se développent, cherchent à s'autodéterminer. Partout ses membres multiplient les initiatives politiques, économiques et culturelles, partout ils cherchent à reconquérir une identité dont on a voulu leur faire croire qu'elle était éteinte. Oui c'est flagrant : on danse et on chante toujours sur Nitassinan... C'est pour documenter ce renouveau, mais aussi témoigner du chemin qui reste sans doute à parcourir, qu'entre 2022 et 2025 j'ai régulièrement fréquenté 7 des 11 communautés de la nation innue, portraiturant tour à tour, et selon différentes saisons, ses membres, ses conditions de vie, l'état du territoire alentour.

Ces communautés sont (d'ouest en est) : Mashteuiatsh (Pointe-Bleue), Essipit (les Escoumins), Pessamit (Betsiamites), Uashat mak mani-utenam (Sept-Îles), Matimekush (Schefferville), Nutashkuan (Natashquan), Unamen-Shipu (La Romaine).

YD.

* L'expression est de l'anthropologue québécois Serge Bouchard.



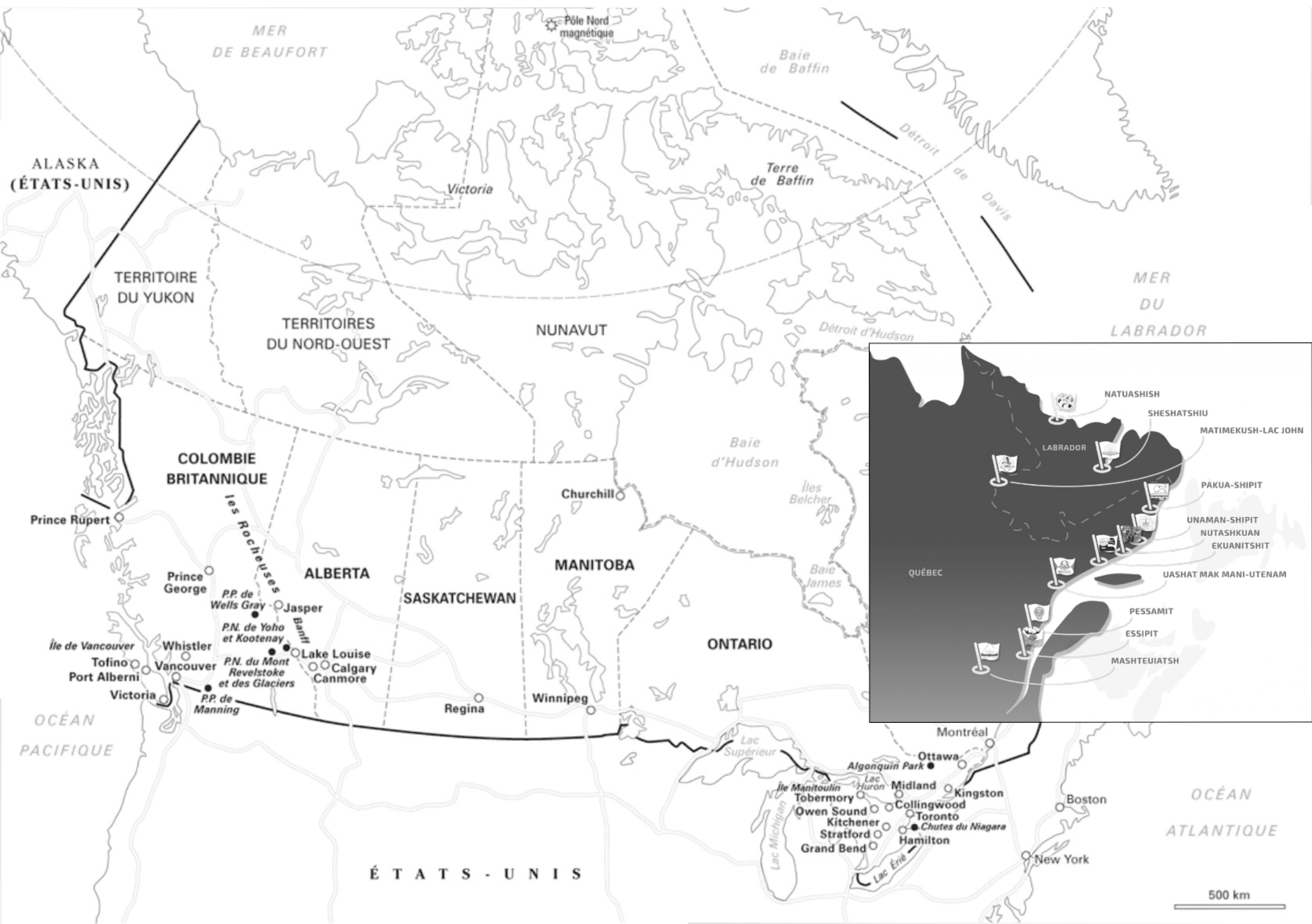
REMERCIEMENTS

À *Mashteuiatsh* : Hélène Boivin, Isabelle Genest, le musée inu de la communauté, Lenny Valin, Gabrielle Raphaël, Valéry Larouche, Raphaëlle Langevin, Johanne Blacksmith, le Centre Tshishemishk, Donald Launière. À *Essipit* : Johanne Bouchard, Edna Canapé, l'école Marie-Immaculée des Escoumins. À *Pessamit* : Louise Canapé, Jenny Rock, Mali Rock-Hervieux, Suzanne Charland, Anne Claire St-Onge, l'école secondaire Uashkaikan. À *Uashat* : Jean-Pierre Fontaine, José Thibault, Frédéric Chambers, l'école secondaire Manikanetish, le centre d'amitié autochtone de Sept-Îles.

À *Maliotenam* : Eva Fontaine, le festival Innu-Nikamu. À *Matimekush* : Marie-Aimée Einish, Langis Fortin, Héloïse Tremblay, Sylvain Lamothe et Chantal Dufour, Alexandre McKenzie. À *Nutashkuan* : Anna Stadelmann, l'école secondaire Uauitshitun, le centre de santé montagnais, Germaine Mestinape, Marguerite Mestenaipo. À *Unamen Shipu* : Marie-Pierre Ouellet, Dieudonné Uzubahimana, Kanité Mestenaipo, Marie-Aimée Bellefleur, Geneviève Mark, Lysanne Napeo, Annie Baron, Isabelle Lalo et Raymond Bellefleur, l'école secondaire Olamen.

En France : La délégation de Québec en France (Solène Vinck-Keters), le programme de coopération France-Québec, Maïté Smerz, Aïda Ali Saïd. *Au Canada* : Le consulat de France à Québec (Margaux Bruet et Pauline le Vaillant).

Ce projet est dédié à tous mes ami(e)s inu(e)s, leurs enfants, petits-enfants, au territoire, et à la mémoire d'Alexandre McKenzie.



La souveraineté narrative

Dans un monde où, plus que jamais, les récits et les images façonnent la réalité, la question de savoir qui est celui qui « fabrique », comment et pourquoi il le fait, est primordiale, d'autant plus quand ce récit s'inscrit dans un contexte où les scribes coloniaux ont déjà durablement affecté un paysage narratif caricatural. Pour un observateur venu de l'extérieur, s'autoriser à raconter une société dont les usages, traditions, habitudes, modes de vie sont éloignés des siennes, soulève de nombreux enjeux tels que la nature même du style documentaire, de sa valeur mémorielle, scientifique, historique. Le contenu de sa production interroge les notions de pouvoir et de souveraineté narrative, questions trop souvent évacuées de ce genre d'entreprise.

Si, par ailleurs et de manière plus générale, on s'entend sur le fait qu'objectivité et vérité n'existent pas au royaume des images, qu'elles sont toujours le résultat de choix, biais, points de vue sensibles, alors comment rendre compte, le plus honnêtement possible, d'une rencontre ? Concrètement, quand une jeune fille, un vieux monsieur, acceptent de poser pour vous, qu'ils vous demandent comment ils doivent s'habiller, que leur répond-on ? Doit-on diriger le visage de l'autre : le laisser sourire, mâcher un chewing-gum, regarder ailleurs que dans l'objectif ? Quelle lumière choisir, et pour quelle codification ? Il n'existe aucune méthodologie parfaite, aucun moyen de retranscrire sans interférer : la photographie est souvent histoires de malentendus, tâtonnements, projections, éclairs, tentations de faire « beau » plutôt que « juste » mais si la vérité est impossible, encore faut-il chercher à réduire le contresens, la falsification et contester autant que possible le stéréotype.

Comment s'y prendre donc ? Par l'écoute, toujours l'écoute, la curiosité et l'immersion, l'image collaborative, le visuel participatif, l'apport certes d'une subjectivité, mais d'une subjectivité consciente, réfléchie et expliquée... Ce travail ne prétend pas parler à la place des Innus, il n'est pas un documentaire au sens strict du terme mais un projet hybride entre art et inventaire, un dialogue interculturel où tentent de co-exister les mutations sociétales et continuités culturelles d'un peuple, ses espoirs, ses combats, ses doutes et le filtre de l'auteur qui les a reçus.

Le syndrome Curtis

Avant chaque projet, un photographe vérifie comment par le passé d'autres que lui ont traité un sujet similaire. Pour la question autochtone, le plus fameux prédécesseur fut Edward Sheriff Curtis. Au début du XX^e siècle, ce photographe soutenu par le gouvernement Theodore Roosevelt, a renseigné pendant 30 ans les principales tribus des États-Unis. Les portraits issus de cette longue étude sont restés célèbres par leur beauté plastique proche du romantisme photographique de ces années-là, et ont façonné durablement l'inconscient collectif blanc sur le sujet. Problème : Curtis est aussi connu pour avoir mis en scène ses sujets afin qu'ils correspondent à une vision idéalisée du natif américain : en leur demandant, par exemple, de porter des vêtements traditionnels anachroniques et/ou de poser dans des contextes artificiels, il fit disparaître toute trace de modernité et d'acculturation. En se concentrant sur une imagerie précoloniale, Curtis a involontairement occulté les adaptations aux changements sociaux et économiques de son époque, renforçant l'idée que les cultures autochtones étaient en voie de disparition.



La méthode

L'ambition première de ce travail est d'apporter un éclairage contemporain sur la nation innue, particulièrement dans son cadre urbain (la réserve) en tenant compte des nuances, parfois des différences, propres à chaque village (dont certains sont éloignés de plus de 1 000 km). Il s'agissait ainsi de s'immerger le plus possible en vivant sur place, chez l'habitant, le temps nécessaire, printemps, été, automne et hiver, en rencontrant un maximum de gens, variant les genres, âges, milieux, rôles dans la communauté.

Prévoyant aussi que les portraits de ce corpus d'images seraient archivés par mon principal partenaire - le musée Innu de Mashteuiatsh - et serviraient plus tard de témoignage aux familles, il fallait, en plus de vouloir s'écarter du syndrome Curtis, proposer une manière qui, tout en affirmant la dignité des centaines de personnes rencontrées, reste parfaitement « lisible » et utilitaire... La méthodologie s'est ainsi portée sur *l'autoportrait assisté**, chaque modèle étant libre de venir habillé comme il le souhaitait, avec qui il voulait, libre de choisir entre une lumière studio et/ou naturelle (et dans ce cas de choisir lui-même le lieu de prise de vue).

Pour compléter ce dispositif, et afin de concilier rigueur documentaire et réflexions poétiques en évoquant notamment le monde des esprits si cher aux sociétés que je traversais, certaines de mes images sont le fruit de mises en scène (natures mortes, cercles paysagés), qui résultent pour la plupart de conversations avec des ami(e)s, aîné(e)s, personnes ressources, gardien(ne)s du territoire, et membres de conseils de bandes.

Enfin, avec l'espoir que le prochain photographe à parcourir la nation soit, un jour, lui-même innu(e), j'ai proposé à toutes les écoles communautaires des initiations à la photographie et à la narration par l'image.

* L'expression est du photographe allemand August Sander qui a voué sa vie à portraiturer la société allemande au XX^e siècle.



YANN DATESSSEN



Yann DATESSEN © Aïda Ali Saïd

Né en 1977 à Saint-Étienne, Yann DATESSEN vit et travaille à Paris depuis vingt ans. Dévoré depuis l'enfance par la nécessité de faire des images, il produit dessins, peintures, photos et vidéos pendant longtemps dans son coin ; il apprend le métier de photographe sur le tard, en autodidacte, et ne montre ses séries que tardivement.

En 2012, l'université Paris-Sorbonne lui demande de monter un atelier photographique pour ses étudiants ; il en profite pour lancer un média en ligne consacré à la photographie émergente, appelé "Cleptafire". Depuis une dizaine d'années, il partage donc son temps entre création, curation et enseignement. Il intervient aujourd'hui dans les universités de Paris 1, Paris 3, Paris 4, ainsi qu'à Sciences Po Paris.

Plutôt plasticien, sa pratique s'oriente vers des réflexions liées au format de l'image. Il tente de développer une grammaire centrée sur le polyptique. Se sentant proche de la démarche des "Land Artists", il élabore également la plupart de ses projets avec l'ambition de les présenter en extérieur et de façon éphémère.

Ainsi, en 2015, il installe sa série "Le Léthé" tout le long du canal de l'Ourcq à Paris : les images sont disposées sur les écluses, les ponts, les berges. En 2020, il édite artisanalement 100 exemplaires de sa série "L'Achéron". Le livre étanchéifié est jeté dans les plus grands fleuves européens pour laisser le courant les engloutir ou les faire échouer au hasard des berges et des rencontres.

En parallèle de ces expériences plastiques, il réalise des documentaires dont les sujets interrogent différentes figures de la marginalité. En 2014, par exemple, il vit cinq mois dans la ville libre de Christiania à Copenhague et y peint sa communauté libertaire. De 2016 à 2020, il part sur les traces d'Arthur Rimbaud à travers le monde (AR ; *Arthur Rimbaud*, éd. Loco, 2022). Depuis 2022, il poursuit Nitassinan, un ambitieux reportage en immersion dans les communautés innues du Québec et du Labrador.

POUR ALLER PLUS LOIN

SÉLECTION DE LIVRES PHOTOGRAPHIQUES

- *AR*, Yann DATESSEN, Éditions Loco, 2022.
- *Visage. mis à nu*, Olivier Roller, Éditions Chic Médias, 2014.
- *FACE[S]*, Olivier Roller, Éditions Argol, 2007.

SÉLECTION DE LIVRES

- *Eka Ashate ne flanche pas*, Naomi Fontaine, Éd. Mémoire d'Encrier, 2025.
- *Manikanetish*, Naomi Fontaine, Éd. Mémoire d'Encrier, 2017.
- *Des tentes aux maisons. La sédentarisation des Innus*, Paul Charest, Éditions GID, 2020.
- *Kukum*, Michel Jean, Éditions Libre Expression, 2019.
- *Le peuple rieur*, Serge Bouchard et Marie-Christine Lévesque, Lux Éd., 2017.
- *Chasse dans le Nutshimit*, les élèves de 5^e et 6^e année de l'école Teueikan à Ekuanitshit, Collection Histoires de notre village, Éditions Gran Élan, 2023.

SÉLECTION DE DOCUMENTAIRES

- *Le pays de la terre sans arbre*, Pierre Perrault, 1980.
- *Laissez-nous raconter*, Série documentaire TV5 MONDE+, 2023.

STIMULTANIA

33 rue Kageneck
67000 Strasbourg

Exposition : entrée libre
Du mercredi au samedi
14-18 h 30

Visites et ateliers :
mediation-strasbourg
@stimultania.org

www.stimultania.org

